

Le conflit n'est pas une agression

Fiche de lecture du livre éponyme de Sarah Schulman

Table des matières

<i>Présentation du livre.....</i>	<i>2</i>
Organisation et contenu.....	2
L'autrice : Sarah Schulman.....	2
Ce qu'est cette fiche.....	2
<i>Synthèse des idées du livre à partir de citations.....</i>	<i>3</i>
Distinguer conflit et agression.....	3
De l'intérêt d'être agressé-e.....	3
...pour fuir ses responsabilités.....	3
Comme le conflit, c'est inconfortable.....	4
... Alors c'est l'escalade.....	5
La communication 2.0.....	6
Les protagonistes qui entretiennent la confusion.....	7
La figure du mâle dominant.....	7
La position de traumatisé-e.....	7
Points communs et différences.....	8
Pourquoi vous est-il impossible de vous excuser ? p.275.....	9
Ce qui facilite la distinction.....	10
S'engager dans des discussions authentiques.....	10
Comprendre plutôt que victimiser.....	10
Encourager la résolution des conflits.....	11
Ce qui rend la distinction difficile pour l'entourage.....	12
Quand l'accusateur-ice est l'agresseur-se.....	12
Quand l'attention ne va qu'aux victimes.....	13
Quand la communauté encourage la surréaction.....	14
... La tentation de l'exclusion guette.....	15
Ne pas rester un témoin passif.....	16
 <i>J'aimerais que les gens soient conscients du petit pouvoir dont ils-elles disposent...p.5</i>	

Avril 2021
Anthony Brault

Présentation du livre

Organisation et contenu

Divisé en huit chapitres de natures très différentes, certains relèvent plutôt du journalisme, en détaillant le contexte, la nature et les conséquences de relations conflictuelles, dans un chapitre liées aux violences conjugales, dans un second sur les personnes séropositives au Canada, dans un troisième sur les Palestiniens de Gaza. D'autres relèvent plutôt de l'essai politique et philosophique sur le rapport au conflit dans nos sociétés occidentales.

Ses idées et sa conception du conflit sont ainsi disséminées au gré de ses exemples ou des raisonnements qu'elle développe par petites touches dans chacun des chapitres. C'est un choix délibéré, explicité dans l'introduction : « En tant qu'écrivaine, cela fait bien longtemps que j'ai compris que la forme doit être une expression organique des sentiments qui traversent l'œuvre ». et un peu avant : « Je ne fais pas partie de l'école de pensée de « l'idée déployée progressivement ». Au contraire, [...] j'ai développé un style qui propose à la lectrice et au lecteur de nombreuses idées à la fois. ». p.14

Foisonnant et riche, mais souvent perturbant – comment résister à revisiter tous ses conflits au filtre des idées proposées ? - ce livre redonne la main – et la responsabilité - à chacun d'entre nous dans les conflits dans lesquels nous sommes engagés. Voici un livre qui explicite très clairement en quoi consiste le travail d'un conflit, selon que l'on en soit protagoniste ou témoin, et quelles sont les forces qui vont s'opposer à la résolution de ce conflit.

L'autrice : Sarah Schulman

Sarah Schulman est une romancière, dramaturge et essayiste américaine. C'est une militante queer. Ce livre est un essai sur la manière dont les conflits sont assumés aujourd'hui, à l'échelle du couple, du groupe et de la société.

Publié en 2014 aux États-Unis, ce livre est sorti en traduction française en février 2021. J'ai donc découvert très récemment ce livre, et par ce livre, son autrice. Jusqu'ici, seuls quelques romans ont été traduits.

Ce qu'est cette fiche

Comment retransmettre toute la richesse et les subtilités de ce livre ? J'ai choisi de retranscrire et trier par paquets l'ensemble des citations qui m'ont intéressées. J'ai ensuite donné un titre à chacun de ces paquets puis les ai organisé de manière logique. Ce travail d'organisation des « nombreuses idées à la fois » présentes dans ce livre donne un document de dix pages de citations.

Un double risque : celui de faire dire à ce ce livre ce qu'il ne dit pas, en rapprochant des citations, chacune étant hors de son contexte. Mais des ajouts entre crochets, le nombre et la longueur des citations devraient pallier ce risque. Le deuxième : un côté patchwork et coq à l'âne, en passant d'une idée à l'autre, les transitions n'étant pas toutes agiles, puisqu'étant elles-mêmes des citations. Je prends ce risque.

Et un troisième peut-être : ça commence à ressembler à du plagiat ou de la contrefaçon mais je suis prêt à m'en expliquer : il s'agit de faire connaître la pensée de cette autrice et bien d'inciter à l'achat de ce livre. D'autant que c'est un très bel objet, d'un éditeur que je ne connaissais pas et qui mérite largement le clic : <https://editions-b42.com>

Synthèse des idées du livre à partir de citations

Distinguer conflit et agression

De l'intérêt d'être agressé-e...

Il n'est pas rare, lors des interactions sociales, de confondre une situation inconfortable avec une situation menaçante, ou ses angoisses personnelles avec un véritable danger extérieur et, par conséquent, d'exacerber l'incompréhension plutôt que de la résoudre. [...] Prendre conscience de ces mécanismes politiques et émotionnels nous permet de nous confronter à nous-mêmes et de faire preuve de discernement et de compréhension afin de déjouer l'engrenage de la violence et son lot de souffrances inutiles. p.13

Des personnes peuvent être en colère parce qu'on ne leur obéit pas, ils peuvent chercher à envenimer les choses pour éviter de se confronter à eux-mêmes, ou être engagés dans un jeu de pouvoir et, dans ce cadre, refuser de parler à l'autre personne et ne pas réussir à faire machine arrière. Ils peuvent aussi ne pas savoir comment entamer une discussion. p.103

Les harceleur-ses s'imaginent souvent qu'ils et elles sont la cible d'agressions alors que ce sont eux et elles qui provoquent les souffrances. Partout où on regarde, on retrouve cette confusion entre conflit et agression. p.31

Un groupe « mérite » le droit, indiscutable, de déshumaniser un autre groupe, qu'il présente comme une « menace », tout en usant de cet amalgame pour s'autocongratuler, tout indifférent qu'il est à la souffrance qu'il inflige et aux conséquences négatives de ses actions sur le long terme. p. 21

Pourtant, ce n'est pas parce qu'il est *possible* que quelque chose de négatif nous arrive que nous sommes en danger. [...] Ce n'est pas parce que l'on ressent de l'angoisse que quelqu'un est forcément en train de nous faire du mal. [...] p. 32

Les dominant-es ne sont pas les seul-es à s'estimer menacé-es lorsqu'ils et elles sont confronté-es à des conflits ordinaires ou que leurs actions injustes suscitent des résistances. En réalité, ces réactions dysfonctionnelles sont le lot des fort-es comme des faibles, des personnes dominantes comme des personnes traumatisées, et s'observent aussi bien à l'échelle de la société que dans l'intimité. p.31

Pourquoi certain-es d'entre nous éprouvent-ils ou elles le besoin de se sentir agressé-es et de réagir en conséquence? [...] Voir le danger là où il n'existe pas provoque une succession de réactions excessives qui, mises bout à bout, peuvent détruire la vie – la vie spirituelle mais aussi la vie tout court – à une échelle individuelle et collective. p.33

...pour fuir ses responsabilités

Le processus consiste à nier sa part de responsabilité dans le conflit et à le transformer abusivement en agression, à rejeter la faute sur l'autre, à désigner des boucs émissaires ou encore à envisager les personnes comme étant entièrement bonnes ou entièrement mauvaises, ce qui empêche toute compréhension complexe du conflit (qui n'est pas une agression) comme étant le fruit d'une production mutuelle. Tout cela manifeste une incapacité à se livrer à l'autocritique ou à

s'envisager comme l'une des causes du conflit. p.175

Un conflit est enraciné dans la différence, et les gens sont différents les uns des autres et le seront toujours. La grande majorité des souffrances [...] provient du caractère excessif de nos réactions face à la différence. Elles se manifestent à travers notre résistance à affronter et résoudre des problèmes, autrement dit à refuser de changer la manière dont on se considère soi-même afin d'assumer ses responsabilités. p.16

En d'autres termes, c'est parce que nous refusons d'intégrer à notre version de l'histoire les motivations des autres – des raisons d'agir parfois assumées et d'autres qu'il faut mettre à jour – que nous sommes incapables de résoudre les conflits de manière féconde, équitable et juste. C'est la raison pour laquelle nous croyons et affirmons souvent que le conflit est en fait une agression et qu'il mérite par conséquent d'être puni. p.16-17

Nous ne voulons en aucune manière nous confronter à nous-mêmes, reconnaître notre implication dans l'histoire, affronter notre passé douloureux, nos pensées dysfonctionnelles ou nos troubles mentaux. p.51

S'arc-bouter sur des interprétations partiales plutôt que de demander aux autres comment ils et elles comprennent et qualifient la situation aggrave les malentendus et l'injustice. p.37

Accepter la réciprocité de la responsabilité est un principe qui permet la transformation progressive d'une situation sans en passer par la désignation d'un bouc émissaire. [...] Si la relation est empreinte de réciprocité, alors il ne peut s'agir d'une agression, qui implique par essence la domination d'une personne sur une autre. « La différence entre une conflit et une agression s'illustre par la différence entre une lutte de pouvoir et le fait d'avoir du pouvoir sur quelqu'un ». Le conflit peut s'assimiler à une lutte de pouvoir, tandis qu'une agression ou une maltraitance passe nécessairement par un phénomène de domination unilatérale. p.54

Comme le conflit, c'est inconfortable...

Quand une personne est fâchée, contrariée ou bouleversée, cela ne veut pas forcément dire qu'elle a été agressée par quelqu'un. Il peut s'agir d'un différend. [...] Par conséquent, quand quelqu'un affirme être en souffrance, cela ne signifie pas forcément que d'autres sont à blâmer. L'inconfort, l'angoisse et la confusion font partie de l'expérience humaine ; on ne peut pas raisonnablement espérer s'en débarrasser à tout jamais. Éprouver ces émotions ne veut pas automatiquement dire que quelqu'un est en train de nous faire du mal. p. 54

Il arrive que des personnes ne sachent pas comment améliorer les choses ni comment envisager leur part de responsabilité ou affronter le fait de se remettre en question. Elles peuvent refuser d'interpréter leurs actes et préférer rester aveugles aux conséquences de ces derniers sur leurs propres vies. Cela peut être dévastateur, pénible et désagréable. Mais cela ne veut pas dire que ces personnes sont maltraitées ou agressées. Cette situation ne se résout pas en accusant quelqu'un d'autre. Une personne qui se pense en conflit pour ces raisons n'a pas le droit de prendre des mesures punitives à l'encontre d'un autre individu au prétexte qu'elle se sent mal. p.55

Il n'est jamais agréable de se trouver en conflit avec quelqu'un. Cela peut être déstabilisant, blessant, stressant, en particulier si l'on imagine être irréprochable. Mais il ne s'agit pas, par définition, d'une agression. Cela pourrait en être une si l'une des deux personnes disposait d'un pouvoir sur l'autre, mais autrement, il s'agit d'un conflit. Et prendre part à un conflit, cela signifie occuper une position de responsabilité – et cela peut aussi représenter une chance. p. 55

... Alors c'est l'escalade

On appelle « escalade » la force qui dénature le conflit et le transforme en agression. L'escalade constitue une sorte d'écran de fumée qui masque la responsabilité de la personne, ainsi que la manière dont elle participe à envenimer un conflit. En exagérant face à une situation banale, un conflit ordinaire ou un acte de résistance, en réagissant comme s'il s'était agi d'une agression, on évite de se confronter à nous-mêmes, nos familles, nos groupes de pair-es, [...] nos défauts individuels et collectifs, ou encore nos angoisses qui font suite à un passé douloureux. Lancer une accusation nous permet de créer une colère artificielle et de ne pas assumer nos responsabilités. [...] p.137

Les situations vécues comme des éléments déclencheurs sont des formes de surréaction qui s'avèrent déterminantes dans l'amalgame entre un conflit et une agression. [...] Une réaction disproportionnée se démarque parce qu'elle est démesurée au regard de ce qui est réellement en train de se passer. p.165

Cette personne ne parvient pas à faire la différence entre une perception du danger qui lui est propre et un conflit ordinaire, parce qu'elle se sent supérieure et ne supporte pas l'opposition, ou parce qu'elle a été traumatisée par le passé et se sent menacée par l'expression d'une différence. Si elle n'a pas conscience de cela ou qu'elle fait partie d'un groupe nocif qui n'autorise pas l'autocritique, elle ne peut prendre du recul pour comprendre ce qu'elle ressent. Aussi estime-t-elle que sa réaction disproportionnée répond à une réalité objective. p.181

La réaction déclencheuse qui :

- a) ne laisse pas le choix
- b) ne laisse pas la place à la prise en compte de la succession des événements, des causes, des justifications, des contextes et des résultats,
- c) nie toute responsabilité dans les conséquences que l'acte peut avoir sur les autres et dans sa participation à l'escalade du conflit
- d) fait l'impasse sur l'autocritique

est à l'origine de violence sociale et personnelle et cause une grande souffrance. [...] le déferlement de violence qui surgit avec la surréaction ne fait qu'aggraver le problème. p.189

La combinaison « élément déclencheur / exclusion », que certains nomment « réflexe de fuite maniaque » ou « épisode borderline » suit un ordre logique. En premier lieu, la personne va lutter (en agressant, attaquant ou rabaissant), puis elle va fuir (couper le contact, en passant par l'évitement, la déshumanisation), enfin elle va se trouver paralysée (se dissocier ou rester bloquée dans une position injustifiée et inflexible). p.181

Ce mécanisme d'exagération du préjudice subi passe par des accusations infondées qui viennent justifier l'usage de la violence, tandis que les dynamiques d'exclusion enrayent toute possibilité de communication. La résistance à la marginalisation, à l'exclusion et à la domination, bien que nécessaire, est interprétée comme une attaque et sert une nouvelle fois de justification pour intensifier les agressions, les interventions étatiques et la violence. p.25

Si des personnes résistent [à des accusations mensongères], cela génère une sensation de choc et de rage. Ces comportements sont enracinés dans l'attente puérile mais non moins tenace que les ordres énoncés doivent être respectés. Si l'obéissance n'advient pas, émerge alors l'impression, immense, d'être menacé-e par celles et ceux qui ont exprimé leur désaccord. p.174

Quand des personnes se trouvent maltraitées alors qu'elles n'ont absolument rien fait, parce qu'elles prenaient part à un conflit ordinaire ou pour avoir fait preuve de résistance, nous sommes incontestablement face à une authentique violence et une situation d'agression bien réelle. p.17

La communication 2.0

Tout d'abord, les e-mails et les SMS sont unidirectionnels et n'autorisent pas l'échange d'informations qui permettrait d'améliorer ou de modifier la compréhension de la situation. Nous avons besoin de nous parler, et ce particulièrement quand le contexte relationnel est tendu. [...] Tant de relations sont gâchées par le caractère artificiel de ces biais communicationnels, notamment lorsqu'une des parties alimente un jeu de pouvoir stérile en refusant de parler à la partie adverse. [...] Celles et ceux qui refusent fermement le dialogue refusent de se connaître et, par conséquent, ne s'autorisent pas une vie meilleure. [...] Lorsqu'on impose des conditions [à la reprise du dialogue], il est possible que celles-ci ne soient jamais remplies mais au moins la possibilité d'une réparation existe. Ne pas offrir cette possibilité, c'est faire du conflit ordinaire ou de la résistance la principale source d'injustice entre nous. L'objectif, faire du mal, est atteint. Personne n'y gagne rien, hormis de la souffrance. S'il n'y a pas de dialogue, la personne qui contrôle la situation est celle qui se présente comme la plus fragile et qui pose le plus de limites. p.39

Souvent, ces blocages partent de rien, d'un conflit ordinaire ou d'une simple différence. Ils prennent ensuite de l'importance pour la personne qui est à l'initiative du blocage car celle-ci est trop angoissée pour négocier ou parce que l'idée de parler à quelqu'un qu'elle a préalablement déshumanisé la paralyse. Et comme elle refuse également d'admettre l'existence de ces projections, toute négociation devient impossible. Elle est incapable d'avancer, tout comme la personne qui se trouve sous le joug de son refus. p.40

Il n'y a aucune raison de ne pas rappeler quelqu'un, sauf si l'on veut entrer dans un rapport de force. La règle tacite selon laquelle il faut demander la permission par e-mail avant de téléphoner est dramatique. Contentez-vous d'appeler ! Écrire un e-mail pour demander la permission de parler à quelqu'un favorise la colère et le sentiment de domination plutôt qu'il n'encourage notre responsabilité à communiquer et à faire preuve de compréhension. p.42

Il arrive que des gens en colère, dominants ou traumatisés, ordonnent par e-mail : « ne me contacte plus ». Je voudrais d'abord rappeler que personne n'est obligé d'accepter un ordre qui n'a pas été discuté. La négociation est une responsabilité humaine. Ces ordres unilatéraux n'ont pas à être respectés. Ils doivent être discutés. Parler lors d'un conflit permet de « gagner » du temps, tandis que les hostilités générées par l'envoi d'e-mails et de SMS font perdre des années, voire une vie entière. p.42

L'idée selon laquelle les e-mails autoritaires représenteraient le « dernier recours » en réponse à de terribles offenses repose sur le concept performatif de « mélodrame » à l'origine de bon nombre de comportements agressifs. [...] Une conversation digne de ce nom permet souvent d'éclairer des nuances et de dissiper les incompréhensions.

La question qui se pose alors est la suivante : pourquoi une personne préférerait-elle avoir un-e ennemi-e plutôt qu'une bonne discussion ? Pourquoi préférerait-elle se considérer comme harcelée et opprimée plutôt que d'avoir une conversation susceptible de mettre au jour le fait qu'elle participe tout autant que l'autre personne à la création du conflit ? Découvrir qu'il n'y a, au final, pas de personne persécutée dans l'histoire en question devrait être un soulagement, or, malheureusement, c'est la confirmation que quelqu'un a bien été « pris pour cible » qui procure du soulagement – puisque personne n'endosse ses responsabilités.

Une part de la personne qui se cache derrière les e-mails se plaît à penser que ces attaques sont vraies. Elle voudrait se sentir persécutée pour ne pas avoir à poser de regard critique sur elle-même ou à composer avec la complexité de l'autre. Quand on est une victime qui se cache derrière ses e-mails, il n'y a ni culpabilité ni responsabilité à porter. p. 42-43

Les protagonistes qui entretiennent la confusion

A force de réfléchir et de travailler sur ces processus d'escalade, j'ai fini par comprendre qu'ils émanaient le plus souvent de l'une ou l'autre des positions suivantes : le statut de dominant-e et la position de traumatisé-e. J'ai été frappée par la similitude des comportements qui découlent de ces deux expériences différentes. p.138

La figure du mâle dominant

Il n'a jamais tort, ne s'excuse jamais et pique des colères dès qu'il se trouve confronté à des expériences qui diffèrent des siennes. Il dénigre les autres mais ne supporte aucune critique le concernant. Il peut user de sarcasmes et de cruauté pour détruire les autres mais sa compréhension des émotions est pour le moins superficielle. Il ne laisse pas les gens donner leurs versions des faits. Il ne cherche pas à résoudre les problèmes car cela reviendrait à admettre qu'il a fait une erreur, ce qui est impossible. p.142

[...] Il n'admet pas la complexité et les personnes qui l'entourent ne le contredisent pas. Sa partenaire, ses ami-es, les personnes qui ont l'impression d'être protégées ou valorisées par lui, ou qui bénéficient de son pouvoir, font en sorte que les autres ne s'opposent pas à lui. Elles détournent les critiques qui lui sont adressées. Elles sont prudentes quand il se trouve dans les parages, et se voient récompensées pour cela.

Il ne demande jamais aux autres « qu'est-ce que tu ressens ? », ne dit jamais : « je ne comprends pas ce qui se passe. Comment vois-tu les choses ? » il se comporte comme si les autres devaient être à ses ordres, et lorsque ce n'est pas le cas, il les punit, les intimide, les exclut, les accuse à tort, organise des exclusions de groupe, produit des récits alternatifs ; il est capable d'user de la menace, d'en appeler à la loi, voire même de recourir à la violence. Il attend des autres personnes qu'elles obéissent une fois qu'il a affirmé sa position, qu'elles y adhèrent. Et c'est ainsi que le problème est résolu : à travers l'obéissance. p. 142

La position de traumatisé-e

Je m'intéresse à l'analogie que l'on peut faire entre un comportement post-traumatique et une idéologie de la domination, à la manière dont ces deux situations donnent pareillement lieu à des pensées dysfonctionnelles qui se matérialisent par la nécessité de contrôler excessivement son environnement et par une intolérance à la critique et à la différence. [...] les effets de ces pensées dysfonctionnelles font l'objet d'un déni culturel qui n'est autre qu'une stratégie de renforcement de la domination, me semble-t-il. p.27

Maintes fois, j'ai vu des personnes traumatisées refuser d'écouter ou d'intégrer des informations qui risquaient d'altérer leur estime d'elles-mêmes, y compris quand cela aurait pu être source de bonheur et d'intégrité. Chez les dominant-es, ce refus est lié à un sentiment d'impunité, au fait qu'ils et elles pensent disposer d'un « droit » naturel à ne pas se poser de questions. A l'inverse, chez les personnes qui ne sont pas remises d'un traumatisme, ce refus est lié à la peur panique que leur moi, déjà fragile, ne supporte pas d'être questionné ; que la chose qui les fait tenir, peu importe de quoi il s'agit – ne tolère aucune souplesse. p.143

La confiance des personnes traumatisées en leur propre capacité à se protéger est abîmée ou détruite. Elles se sentent menacées, y compris lorsqu'aucun danger n'est perceptible, parce qu'elles ont fait l'expérience, par le passé, de violences profondément invasives dont elles savent qu'elles

peuvent à nouveau se produire. p.143

Un conflit ordinaire peut s'avérer terrible pour une personne traumatisée qui n'est pas suffisamment engagé dans un processus de guérison pour repérer ses propres perceptions dysfonctionnelles.

Lorsque l'image d'une personne se trouve profondément atteinte mais que celle-ci n'a pas su ou voulu la restaurer, elle peut devenir intolérante à la différence. Elle peut confondre angoisse et vulnérabilité. Elle peut surestimer la menace, surréagir, chercher la protection de tyrans et exclure les autres, et finalement devenir un tyran elle-même. [...] Elle peut ne jamais se sentir en sécurité à moins de disposer d'un niveau de contrôle délirant sur les autres, passant notamment par des processus d'exclusion. [...] La négociation est associée à l'échec, elle rappelle les atteintes subies par le passé. Céder, s'adapter et changer apparaissent comme des menaces mortelles. Et, comme chez la personne dominante, la différence est perçue comme un danger. p.146-147

Points communs et différences

Les personnes dominantes et les personnes traumatisées agissent comme les deux faces d'un même miroir ; elles utilisent des stratégies similaires pour des raisons opposées. Elles rangent les personnes qu'elles ne peuvent pas contrôler dans la catégorie de monstres, de spectre déshumanisé qui ne sont plus que des manifestations de leurs projections angoissées.

Les personnes qui ne sont pas remises d'un traumatisme ne négocient pas, ou ne le peuvent pas, parce que la paix reviendrait à modifier leur position et à prendre compte l'expérience de l'autre. Pour un soi abîmé, un tel déplacement est vécue comme une mise en danger, même s'il s'agit de l'unique chemin vers la réparation et le changement progressif. p.147

Du fait d'une posture dominante ou d'un traumatisme, la personne est incapable de se questionner. Elle ne dispose pas d'une image d'elle-même suffisamment stable pour affronter un conflit, qui découle d'une différence, possiblement parce qu'elle a auparavant été rabaissée ou violentée par une figure d'autorité ou un système oppressif. p.174

L'angoisse d'être remis en cause est si grande que la personne ne se souvient même plus du motif du conflit, et ne veut pas non plus qu'on le lui rappelle. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle est menacée. Ce qui est vraiment arrivé n'est plus accessible. En d'autres termes, la personne se maintient dans un état d'irresponsabilité. p.174

En cherchant à pointer les similarités de comportements entre personnes traumatisées qui se livrent à des projections et personnes dominantes imbues d'elles-mêmes, j'en suis arrivé à la conclusion que les unes comme les autres avaient besoin, et envie, pour se sentir à l'aise, de dominer.

Mais la principale différence entre la manière dont les personnes dominantes et les personnes traumatisées vivent leur angoisse et leurs projections, c'est que les premières les considèrent comme des « droits », tandis que les secondes les vivent avec « honte ». Si les actes sont similaires – exclusions, accusations, projections ou refus de réparation-, les sentiments auxquels ils sont associés sont bien différents. Dans le cas d'un traumatisme, c'est la honte qui rend les pensées et les comportements aussi rigides. La personne est incapable de s'ajuster car un ajustement altérerait l'image qu'elle a d'elle-même. Elle ne peut pas le supporter, elle ne peut pas vivre avec. p.144

Pourquoi, face à une situation donnée, certaines personnes recherchent-elles la réconciliation et la paix quand d'autres ressentent le besoin d'exclure et de détruire pour se sentir victorieuses ? [...] La manière dont les gens appréhendent un conflit dépend de ce qui l'a causé – la culpabilité ou

la honte. Ainsi, lorsque la culpabilité se trouve à l'origine du conflit, les personnes cherchent à discuter, sont capables de s'excuser, d'admettre leurs erreurs et de faire des concessions ; elles s'investissent dans la recherche d'une issue positive. En revanche, lorsque la honte se trouve être à l'origine du conflit, les personnes, pleines de colère et d'agressivité envers la partie adverse, rejettent la faute sur elle. p.146

Celui ou celle qui est accusé-e à tort est aussi une personne à part entière, et cette charge peut blesser. La personne qui se sent menacée souffre, mais elle fait aussi souvent souffrir les autres. Il existe un narcissisme de la domination, mais il existe aussi, lorsqu'une personne ne voit pas que les autres sont affecté-es, un narcissisme du traumatisme. Aussi, même si la souffrance, énorme, d'une personne peut la rendre narcissique et autocentrée, toutes les parties en jeu sont d'importance égale. Et il revient aux communautés qui l'entoure d'insister sur ce point. p.166

Pourquoi vous est-il impossible de vous excuser ? p.275

Parfois, « dire la vérité » revient à se décrire soi-même comme faillible et capable d'erreurs, or cet acte généreux, qui s'avère souvent fécond, fait bien souvent l'objet de réprobation. p.44

Une étude australienne, publiée en 2013, démontrait que les personnes qui refusent d'admettre qu'elles ont fait des erreurs tirent plus de bénéfices psychologiques que celles qui les affrontent. L'étude en question établissait que les personnes qui refusent de reconnaître leurs erreurs ont une meilleure estime d'elles-mêmes et se sentent plus en maîtrise que les personnes qui présentent des excuses, et cela même si elles mentent. p.277

[une anecdote sur un conflit vécue par l'auteure...] [pour eux,] puisque je m'étais excusée, cela voulait dire que je reconnaissais que j'avais eu tort. Et puisque, selon leur schéma, plusieurs personnes ne peuvent avoir tort à la fois, cela voulait dire qu'elles avaient raison. Au lieu de servir d'ouverture, mon geste avait été interprété comme une confirmation de leur supériorité. p.276

Je ne suis plus étonnée de constater à quel point un nombre important de personnes ont besoin de punir les autres pour se sentir mieux, plutôt que de tenter de comprendre et de résoudre les conflits. p.120

D'une certaine manière, on pourrait résumer la choses par « se sentir mieux » versus « aller mieux ». Refouler des informations (sur nous-mêmes ou sur nos ami-es), créer des boucs émissaires de sorte à nous détourner de nos problèmes, exclure afin d'unifier un collectif et de créer une identité de groupe : tous ces mécanismes aident les gens à se sentir mieux parce qu'ils leur permettent de se sentir supérieurs.

Or, la seule manière d'aller véritablement mieux est de nous confronter aux autres, de les regarder en face, de communiquer. Je pense que la différence entre ces deux options est déterminé par les groupes (bandes, familles, nations) dans lesquels nous nous inscrivons. Si nous appartenons à des groupes qui ne sont pas capables d'autocritique et qui sanctionnent en conséquence la différence, nous nous joindrons à l'effort collectif qui revient à fuir, exclure et mépriser. p. 278

En fait, selon mon expérience, c'est la personne qui souffre ouvertement qui souhaitent que les choses s'améliorent, tandis que la personne qui réprime ses propres conflits cherche généralement à être celle qui se sent le mieux. Ainsi, c'est systématiquement [...] la personne qui fait l'objet d'une exclusion, qui souhaite parler, être entendue, et changer les choses. p.279

Ce qui facilite la distinction

S'engager dans des discussions authentiques

Afin de prendre le temps nécessaire au changement, [II] est nécessaire d'être entouré-e par une communauté : une relation, un cercle amical, une famille, une identité de groupe, une nation où des gens encouragent la réflexivité et cherchent des alternatives à l'accusation, à la punition, et à l'agression. Nous avons besoin d'appartenir à des groupes qui acceptent de se trouver dans l'inconfort et de prendre le temps d'aborder l'ordre des événements, de prendre toutes les parties en considération, et de faciliter la réparation. p.189

Parfois, une personne de notre entourage – ami-e, étudiant-e, voisin-e ou proche – se livre à des insinuations au sujet d'une tierce personne (« c'est un harceleur », « elle est violente ») et souhaite que l'on évite ou que l'on bannisse cette personne, que l'on fasse preuve de froideur à son égard – en bref, qu'on la sanctionne. Notre responsabilité première est de déterminer si notre interlocuteur-riche est physiquement en danger ou exposé-e à une violence réelle. Si non, il nous revient de clarifier l'ordre des événements avec lui ou elle afin de déplier la complexité de la situation. Il n'est pas éthique de faire du mal à quelqu'un uniquement parce qu'on nous a dit de le faire. La décence exige que nous interroguions à la fois le ou la plaignant-e et l'accusé-e, pour avoir accès aux différentes versions d'un même événement. P61

Si le ou la plaignant-e n'est pas en mesure d'expliquer le point de vue de l'autre, c'est qu'il ou elle ne dispose pas de suffisamment d'informations pour proposer une version complète de l'histoire. » p.65

Face à « telle personne m'a criée dessus, elle est violente », [...] la réponse la plus destructrice serait de dire à la personne en détresse : « elle t'as criée dessus ? Ça ne se passera pas comme ça, elle va m'entendre. » Ce serait une réponse superficielle qui prendrait la forme d'un harcèlement. A l'inverse, l'aide la plus adéquate reviendrait à proposer : « Si vous ne pouvez pas communiquer ensemble pour le moment, je peux essayer de lui parler pour voir comment elle interprète ce qui s'est passé » ou « Comment puis-je vous aider à communiquer ? » p.63

Comprendre plutôt que victimiser

Malgré l'existence d'une tendance victimaire consistant à insister sur « l'agresseur » comme s'il s'agissait d'une évaluation neutre et objective, nous disposons d'un choix dans nos manières d'interpréter les faits. p.119

Certaines actions ont pour but de faire connaître et de révéler les origines du conflit et de la souffrance pour y mettre un terme, quand d'autres cherchent à en dissimuler les origines afin de rendre tout changement impossible. p.137

Exemples de questions :

- « Qu'était-il en train de se passer quand c'est arrivé ? Que s'est-il passé avant ? Et après ? Quel était le contexte ? »
- « Qui prend les décisions ? Qu'est-ce qui déclenche habituellement le conflit, et comment la dispute se termine-t-elle le plus souvent ? » p.61-62
- « Que dit l'autre personne à propos de ce qui s'est passé ? Comment interprète-t-elle la situation ? » p.65

Plutôt que de demander « Êtes-vous victime d'une agression ? », [...] voici un exemple de

question qui pourrait être posée : « Êtes-vous en danger, ou vous sentez-vous plutôt mal à l'aise, en colère ou blessé-e ? ». Il est plus important de savoir ce qui se passe réellement que de déterminer qui est à punir. p.57

Demander à quelqu'un « De quoi avez-vous peur exactement ? » peut produire des réponses qui révèlent l'existence d'un conflit ou d'une agression. Encourager une personne à analyser son angoisse plutôt que de la laisser se refermer sur elle-même est bénéfique autant pour l'accusateur-riche que pour l'accusée-e. p.59

Les personnes qui se décrivent elles-mêmes comme « agressées » alors qu'elles sont en fait en conflit ne sont pas en train de mentir : le plus souvent, elles ne font tout simplement pas la différence entre les deux. [Il s'agit] d'une conception externalisée de la responsabilité individuelle qui érige la dérobade en droit, sans égard pour la souffrance que cela cause chez les autres. Cette norme négative autorise certaines personnes à se persuader que si elles se sentent mal à l'aise, c'est parce qu'elles ont été victimes d'une agression, étant donné que leur palette interprétative ne comprend pas l'option « en conflit ». p.57

Si l'on fait le choix de ne pas poser de questions, on fait aussi celui de ne rien comprendre à la réalité. p.121

Encourager la résolution des conflits

Quand on surréagit dans le présent, c'est souvent à cause d'angoisses irrésolues qui trouvent leur ancrage dans le passé. [...] La meilleure manière de lutter contre l'angoisse passe par le soutien, l'amour et un effort pour en comprendre les causes, pas de la fausse « loyauté » lors d'une agression, en favorisant l'escalade d'actes injustes. p.103

[En cas de conflit, il s'agit de] faire en sorte qu'accusations, sanctions et stigmatisations abusives ne soient pas mises en œuvre, tout en aidant celles et ceux qui ne parviennent pas à résoudre le problème à sortir de leur position victimaire. p.56

Il est intéressant de noter que les réactions disproportionnées vont souvent de pair avec l'exclusion de l'autre. Plutôt que de parler ouvertement, d'échanger des idées ou des sentiments de manière raisonnée et réflexive, la personne qui se sent menacée évince l'autre, se cache tout en attaquant. p.166

Si quelqu'un souhaite changer les termes d'une relation, il doit en discuter avec l'autre personne, écouter sa version des faits et négocier le changement. Il n'y a aucun moyen éthique de contourner le problème. p.167

Chercher à ce que justice se fasse nécessite le plus souvent l'intervention d'allié-es afin d'encourager le contact, la discussion et la négociation. La tâche, extrêmement ardue, qui consiste à essayer de créer de la communication revient presque toujours au sujet accusé à tort. [...] Mais, de toute évidence, les luttes de pouvoir qui entourent une prise de décision à propos d'une potentielle rencontre entre des parties adverses constituent de gigantesques écrans de fumée recouvrant les enjeux véritables de la situation, à savoir la nature du conflit, et sa résolution. p.23

C'est à la communauté que revient la responsabilité, cruciale, de résister quand elle est témoin d'une réaction excessive face à la différence et d'offrir, en alternative, des modes d'interprétation plus complexes. Nous devons nous aider les un-es les autres à identifier les situations de surréaction et à nous y opposer plutôt que de nous en servir pour justifier l'existence de la violence[...] Sans cet engagement, qui rebute la plupart d'entre nous, l'engrenage ne peut être interrompu. p.16

Les ami-es ou les membres de la famille devraient pouvoir naturellement dire : « quelle est

la pire chose qui pourrait t'arriver si tu parles ? » ou « comment puis-je vous aider à communiquer ? » Malheureusement, la norme (dysfonctionnelle) considère la volonté de réparation comme une agression et la capacité à projeter des fantasmes négatifs comme un droit. p.40

Toute action politique progressiste et non violente qui aboutit positivement repose sur cette structure :

1. les personnes stigmatisées ne peuvent pas être laissées seules
2. la communauté doit favoriser la discussion
3. un nombre croissant de personnes doivent s'unir pour créer du changement
4. la discussion ne s'arrête pas simplement parce que la personne engagée dans cet engrenage le décrète p.150

L'éviction de l'autre comme point final à un conflit ordinaire est la définition même de l'absurdité. Rejeter, ce n'est pas seulement imposer un silence punitif, c'est aussi effacer l'humanité de l'autre et en faire un monstre. De fait, l'humanité n'appartient à personne et les humains ne peuvent s'en défaire. Penser autrement relève du délire. p. 168

Transformer notre culture pour en faire une culture guidée par l'attention, la responsabilité et le soin requiert que nous soyons capable de faire la différence entre un danger réel et un danger projeté. Si nous parvenions à en discuter de manière décontractée, cela cesserait d'être stigmatisé et deviendrait une pratique banale. p.275

Ce qui rend la distinction difficile pour l'entourage

Quand l'accusateur-ice est l'agresseur-se...

Ce n'est pas parce qu'un individu accuse, foment une exclusion, envoie une lettre d'avocate ou appelle la police que cela prouve qu'il y a eu un « abus ». Une personne peut se tromper sur les intentions d'une autre – à savoir résoudre les problèmes, communiquer, rompre l'engrenage – par peur de ce que la négociation révélerait, ou espérer que l'autre personne fasse preuve de soumission et finalement ne pas supporter qu'elle résiste à la marginalisation, à la stigmatisation ou au harcèlement qu'elle subit. Même si l'on clame idéologiquement sa supériorité, accuser et punir une personne pour quelque chose qu'elle n'a pas fait n'est pas un « droit », pas plus qu'encourager une exclusion collective à son encontre ou faire passer un conflit pour une agression. Catherine Hobes précise que « dans les tribunaux, les coupables fournissent habituellement plus de preuves que les victimes ». En bref, réagir à la stigmatisation, à une agression, à l'exclusion ou à un déni de justice, soit affirmer ce que Hannah Arendt a appelé « le droit d'apparaître », peut être neutralisé par une rhétorique victimaire. p.72

En alternative à la négociation, la personne responsable de l'agression choisit souvent la stratégie de l'exclusion de groupe. [...] « Les agresseur-ses reportent toujours la faute vers l'extérieur, c'est toujours à cause de quelqu'un d'autre ». Or, si les parties adverses se montrent capables de s'expliquer et de discuter honnêtement de leur propre rôle, cela signifie qu'elles sont également en mesure de trouver des solutions – ce que redoutent les agresseur-ses. [...] Si les deux personnes ont provoqué le problème, alors il est mutuel, il s'agit d'un conflit et l'intervention d'un tribunal est absurde, tout comme le fait de solliciter cette intervention. p.72-73

A l'évidence, les allégations d'agressions inexactes ou qui émanent de projections lorsqu'il s'agit en réalité d'un conflit blessent la personne accusée, empêchent l'accusateur-ice de

s'interroger sur lui-elle-même, et divisent les communautés. p. 85-86

Manifestement, les personnes blanches et bourgeoises ont plus de chances de voir leurs accusations prises au sérieux que les personnes sans papiers, pauvres, trans et racisées, qu'il s'agisse d'une agression ou d'un conflit. [...] Les accusations prises au pied de la lettre, sans nuances, sont celles qui sont le plus à même de renforcer les dynamiques de pouvoir existantes. S'unir autour d'une accusation permet au groupe formé par des liens négatifs de renforcer son propre statut. p.87

L'accusation d'agression peut en soi être une tactique pour faire taire. Une fois que l'accusation d'agression est construite et lancée, il devient possible, pour un large groupe de personnes, de désavouer et même de punir une personne précise sans savoir ce qu'elle aurait eu à dire ni comment elle interprète ce qui est en train de se passer, une personne qui n'est parfois même pas au courant de ce dont elle est accusée. Cette conception nie la complexité des existences, les tensions qui nous habitent et les manières dont nous y prenons part. Il est possible de concevoir qu'une personne puissent être trop bouleversée pour affronter un conflit sans en passer par l'accusation d'une autre.

Quand l'attention ne va qu'aux victimes...

Catherine Hobes explique : « la tendance actuelle encourage les gens à penser qu'ils sont inscrits dans des relations violentes et qu'ils ne méritent d'être aidés que s'ils se trouvent dans de telles situations. Avoir subi une agression rend « éligible » au soutien et à l'attention. Or chacun-e mérite de recevoir l'aide dont il ou elle a besoin ».

Voilà une idée remarquablement altruiste : l'amalgame entre le conflit et l'agression est en partie causé par une norme punitive qui favorise le malheur des gens sans pour autant les rendre éligibles à la compassion. Il s'agit d'une conception non cynique de la condition humaine : les gens ayant souffert par le passé ou ayant peur d'être tenus responsables des situations dans lesquelles ils se trouvent impliqués croient qu'ils se verront privé d'écoute et de soutien s'ils reconnaissent, au sein de leur groupe d'appartenance, leur part de responsabilité vis-à-vis d'une situation problématique. Aussi se rabattent-ils sur une accusation d'agression qui leur offre le droit de ne pas être questionnés et les éloignent par là même de toute menace.

[...] La confusion entre un conflit et une agression, explique Catherine Hodes, « est contagieuse et amène chaque personne à se voir comme une victime, ce qui paralyse la recherche de solution ». [...] Les pratiques d'exclusion servent à maintenir des positions de supériorité inamovibles ; en affirmant qu'une personne est une agresseuse, on se donne le droit de la punir sans limite aucune. Devoir gagner le droit de faire reconnaître sa souffrance implique que l'une des deux parties a entièrement raison, tandis que l'autre a entièrement tort.

Si l'on attendait de deux personnes en conflit qu'elles se penchent sur la situation de manière complexe, si on les encourageait à faire cela, s'ensuivraient des discussions et une négociation, et personne n'aurait plus à justifier sa souffrance en se victimisant. Il est dans l'intérêt de tous-tous de chercher à adopter cette position. p.74-75

Mais le système n'est pas conçu pour encourager les actes de reconnaissance mutuelle. Au contraire, puisque nous sommes profondément coincés dans la dichotomie « victime / bourreau », dire que la personnes qui a été blessée a également participé à envenimer le conflit, sans pour autant en être la cause, est immédiatement interprété comme une manière d'« accuser la victime », alors qu'il existe une différence entre reconnaître un état de fait et accuser quelqu'un. p.100

Quand la communauté encourage la surréaction...

Je cherche à comprendre les raisons qui poussent des personnes à envenimer la situation. Dans cette dynamique, le rôle des groupes « nuisibles » qui encouragent le harcèlement et la marginalisation plutôt que la résolution des conflits, est central. Le refus de résoudre les problèmes ou d'entamer des négociations mène principalement à l'engrenage de la violence. [...]

Certain-es peuvent être engagé-es dans des amitiés négatives ou faire partie de familles ou de communautés qui préfèrent exclure celles et ceux qui leur sont étranger-ères plutôt que de faire leur autocritique. [...]

Utiliser le terme « harcèlement » qui recouvre une véritable expérience de violence, pour décrire métaphoriquement un état d'inconfort ou une situation qui pourrait prendre fin suite à une bonne discussion, semblait absurde. [...] Mais, pendant des années, j'ai dû me débattre contre les réflexes punitifs de mes collègues qui mobilisaient un langage initialement forgé par un mouvement radical – le mouvement contre les violences faites aux femmes – et désormais dévoyé afin de rejeter la complexité des situations sociales, l'exercice d'une justice équitable et les conversations en tête-à-tête, qui permettent pourtant de résoudre les situations problématiques. p.68-69

Les conditions du maccarthysme – ne pas savoir de qui l'on est accusé-e, ne pas pouvoir opposer de réponse à ces accusations, ne jamais savoir d'où l'hostilité peut émaner – ont produit des souffrances extrêmes. Une fois la période de répression terminée, les relations qui avaient été brisées sans motifs ne purent être réparées. Selon mon thérapeute, le fait d'avoir pris part à cette traque en signant une pétition contre un-e ami-e ou en dénonçant un-e collègue, comme cela s'était si souvent produit, était une manifestation pathologique tellement démesurée et inconcevable qu'il était impossible, pour les coupables, de revenir dessus. Pour ne pas avoir à affronter l'injustice de leurs actions, ces dernier-ères avaient dû ériger des défenses si solides qu'il leur était désormais impossible de se dissocier de l'image faussement vertueuse qu'ils et elles s'étaient construite. p.70

J'en suis venu à me dire qu'une personne qui était capable de stopper net une relation ou de s'attaquer à un-e inconnu-e par « loyauté » était également capable de ne jamais présenter ses excuses. Il s'agit de l'un des aspects constitutifs du fascisme et des systèmes suprémacistes. S'il était communément admis qu'il faille demander aux personnes visées par une accusation comment elles se sentent ou comment elles interprètent la situation, cela pourrait améliorer le quotidien, voire sauver des vies. p.70

Quand ce qui est moral, c'est le déni...

Il est malheureux de constater que les groupes qui prennent la perfection et la dichotomie entre le bien et le mal comme des repères absolus, et qui sont mus par une peur paralysante de se tromper, refusent souvent d'admettre que la maladie mentale et les pensées dysfonctionnelles entrent en jeu. Les familles, les ami-es et les communauté néfastes, tout comme les identités dominantes, nient les contradictions, les cachent, et rejettent la faute sur les autres pour maintenir une parfaite cohésion.

Les gens sont souvent entourés d'un cercle de mauvais-es ami-es qui les encouragent à faire des choix moralement répréhensibles, injustifiables et non-éthiques, parce que cette politique du pire est constitutive de la relation de groupe. p.65

Ils et elles utiliseront leurs relations de groupe pour empêcher que la vérité ne soit dite, et c'est ainsi qu'aucune guérison – c'est-à-dire aucun changement - ne sera entamée. Si c'était néanmoins le cas, les dynamiques même du groupe néfaste seraient remises en question. [...] Pour que le groupe reste soudé, toute personne qui dit la vérité est bannie. p.158

Une dépression tenace est nommée « tristesse ». Celles et ceux dont l'angoisse est telle

qu'elle régit leur vie sont qualifié-es de personnes perturbées, difficiles ou sensibles. Et personne n'est autorisé à s'exprimer sur ce qui se passe vraiment.

Si la personne appartient à une communauté qui repose sur la domination, nommer la souffrance et discuter de son origine n'est tout simplement pas permis. Mentir est considéré comme une forme de loyauté. Comme c'est souvent le cas au sein des communautés de personnes dont la position défensive passe par le déni, dire la vérité est considéré comme bien pire que l'inavouable vérité elle-même.

Je le dirai autrement encore : la personne dominante qui reproche aux autres de ne pas être parfait-es, et la personne traumatisée qui s'effondre littéralement si elle prend conscience de l'existence d'une faille, s'adressent à l'autre en disant : « C'est toi qui a besoin d'aide. » La personne responsable qui comprend que toutes les parties participent au conflit dit : « Nous avons besoin d'aide ». Si l'on pense vraiment que quelqu'un « a besoin d'aide », alors on l'aide. Affirmer : « Tu as besoin d'aide, je vais donc aggraver tes problèmes en t'excluant et en te harcelant » est clairement contraire à toute éthique, c'est hypocrite et socialement néfaste. L'accusation n'est rien d'autre qu'une nouvelle excuse pour laisser libre cours à l'escalade en nous glorifiant nous-même. p.163

... La tentation de l'exclusion quette

En choisissant ses interlocuteur-rices, la personne va choisir si elle peut faire passer le conflit pour une agression, et également établir la norme morale de son groupe d'appartenance.

Plutôt que d'assumer sa part de responsabilité dans l'existence d'un conflit, le recours à l'accusation constitue une arme redoutable, et c'est ainsi que les conflits ordinaires s'intensifient au point de se transformer en crises. Le choix d'incriminer plutôt que de résoudre est le produit d'une pensée dysfonctionnelle : il repose sur une conception négative des relations de groupe, qu'il participe à renforcer, là où il s'agirait au contraire de remettre activement en question cette idéologie.

Qu'une personne soit la cible de la cruauté d'un groupe n'a que peu à voir avec le fait qu'elle ait commis un acte qui justifie une telle cruauté. L'existence d'une sanction n'est en aucun cas un indicateur de l'innocence ou de la culpabilité de la personne visée, en particulier tant qu'on n'a pas obtenu sa version des faits. Or, en l'excluant, en l'incarcérant ou en la réduisant au silence, les raisons qui ont mené à la sanction ne peuvent être contestées. En ce sens, le bannissement est un piège. p.150

Si l'exclusion d'une personne, suite à un conflit, n'est pas limitée dans le temps, il s'agit d'un acte de violence / punition ou d'une dérobade / déni de responsabilité, et ce n'est pas justifiable.[...] Exclure, réduire au silence, déshumaniser ne sont pas des droits naturels. Dire « je refuse de parler avec elle » suite à un conflit revient à jouer le rôle de « victime vertueuse d'une agression » sans réellement vivre cette situation. p.64

L'exclusion, qui s'apparente à une forme active de harcèlement, n'est jamais d'une grande utilité pour résoudre les problèmes ; dans la plupart des cas, cet acte mesquin permet d'éviter tout ajustement de soi, pourtant nécessaire si l'on souhaite assumer ses responsabilités. Si rien, dans la fuite, n'est orienté vers la résolution du conflit, alors il s'agit uniquement d'imposer une domination et une punition – or, nous le savons bien, la punition produit rarement autre chose que de la souffrance. p.167

Ne pas rester un témoin passif

A l'évidence, les meneur-ses, les initiateur-rices, ainsi que celles et ceux qui mettent à exécution la violence de groupe, sont à l'origine d'actions néfastes. Mais je suis encore plus choquée et insultée par celles et ceux qui n'y répondent rien, qui ne les arrêtent pas, qui ne disent pas : « Ce que tu fais est mal ». p.239

Par définition, les personnes dominantes comme les personnes traumatisées rejettent les nuances, refusent de reconnaître qu'elles participent à la création de problèmes et écartent l'idée d'une responsabilité mutuelle dans la recherche de solutions. Puisque celles et ceux qui adoptent ce type de comportement ne tolèrent aucune différence, ils et elles produisent des récits partiels visant à conjurer leur peur de l'échec.

Les témoins passifs, en revanche, évitent activement d'endosser la responsabilité d'une intervention en invoquant la théorie des « deux camps ». Une telle affirmation fournit aux lâches une excuse pour ne pas agir, pour ne pas avoir à se confronter à la suffisance des harceleur-ses.

[...] Les témoins passifs refusent de s'impliquer et affirment ne pas avoir besoin de le faire puisque seul « le temps » produira le changement. Cette fausse affirmation a pour but de dissimuler la fuite de leur responsabilité à intervenir afin de faciliter la résolution d'un conflit. p.239

Face à une communauté qui prend ses responsabilités, la personne peut aller encore plus loin dans l'escalade, elle exagère ses déclarations, et son masque de suffisance est encore plus prononcé. Malheureusement, à ce stade, la plupart des gens qui interviennent feront machine arrière. « Ma foi, j'aurais essayé », se disent-ils. Après tout, ils n'ont pas grand-chose à voir avec la personne qui exagère. Et s'ils s'engagent d'avantage, ils prennent le risque de devenir eux aussi une cible. Ils jettent donc l'éponge. [...] Désormais, les enjeux sont plus compliqués que jamais, la personne accusée à tort, se trouve encore plus isolée, et celles qui sont intervenues pour aider à résoudre le conflit sont satisfaites d'elles-mêmes alors qu'elles ont été complètement inefficaces. p.149

Rien ne prouve que le temps guérisse toutes les blessures, ni même la plupart d'entre elles ; au contraire, il peut figer les ressentiments inutiles et le rendre plus difficiles à surmonter. Le temps permet aux coupables d'oublier la souffrance qu'ils et elles ont causée. p.138